

COME—Et qui parle de mourir ? Tiens entre, entre vite...

DENIS—Non, non, noble cœur ; en m'ouvrant ta COME (lui donnant la main) Sois tranquille, ils ne te prendront qu'en passant sur ma vieille carcasse. Laisse-moi travailler ça.

(Ils entrent dans la maison.)

SCENE IV

(SEVERIN, puis SIMON. Séverin vient flâner la maison, puis fait signe à Simon, qui paraît.)

SEVERIN—Personne, tout est fermé...

SIMON—Ces lourdauds se sont laissés berner. J'aurais dû m'en douter... Oh ! tu sais, Denis ne sera pas facile à prendre, il est rusé comme un loup-cervier. C'est à recommencer (regardant) pourtant, ça sent le patriote, ici. Voyons, tu as la lettre ?

SEVERIN—Oui...

SIMON—Bon, tu vas la remettre à COME. Observe le bien, Séverin, questionne-le adroitement, et si tu apprends quelque chose, rejoins-moi chez le colonel McKay (fausse sortie) joue serré avec COME, c'est un finaud.

SEVERIN—Compris, Simon...

SIMON—Ah ! monsieur Denis Levasseur, je suis un loyaliste, un vendu aux bureaucrates ; le cousin pauvre qu'on méprise, parce qu'il n'a pas de beaux habits pour figurer dans les grandes réunions patriotiques. Et je laisserais échapper cette belle occasion de rendre mépris pour mépris...

SEVERIN—Et deux cents louis, Simon. Et puis, tous ces avocats vont se tirer d'affaires. Tu sais, c'est comme les chats, ça retombe toujours sur les pattes (à part) et puis tant mieux si les trappes de la potence sont ouvertes, ça lui apprendra... (Simon sort à droite, Séverin regarde autour de la maison, il vient frapper à la porte.)

SCENE V

(COME, fumant sa pipe, sort tranquillement de la maison.)

COME—Bonjour, Séverin, te voilà bien matinal...

SEVERIN—Bonjour, M. Duguay... Oh ! il y a longtemps que je suis delout. Vous savez, mon habitude ? Jamais je ne manque la messe de cinq heures. Vos gens sont bien ? (fausse dans ses poches.)

COME (à part)—Bonne sainte que je lui casserais les ailes avec des câbles, à cet oiseau de proie (haut) Pas mal, Séverin, pas mal...

SEVERIN—Hum ! hum ! M. Dorvillier m'avait donné une commission pour vous ; une lettre, seulement je parlais pour Lacolle, où M. le Curé m'en voyait conduire ce pauvre Leduc qu'est bien malade. Je me suis dit : ça ne doit pas être si pressé, il y a longtemps que M. Duguay ne reçoit plus de lettre d'amour... (riant) je vous l'apporte ce matin, tenez... (lui donnant.)

COME (surpris)—Une lettre?... de qui ça peut-il bien venir ? (cherchant dans ses poches) Tiens, je n'ai pas mes lunettes. Lis-moi donc ça, Séverin...

SEVERIN—Comme vous voudrez (lisant) Lachenaie, le 4 octobre...

COME—C'est signé ?

SEVERIN—Denis Levasseur !

COME—Pas possible ! Dorvillier m'avait dit que

son cousin s'était enfui aux Etats-Unis... Voyons ce qu'il dit...

SEVERIN (lisant)—Mon cher COME.—Au nom de ma femme et de mon fils, au nom de la cause des patriotes que nous soutenons, viens à mon secours. Tâche de me procurer des habits de paysans et un cheval, je serai dans la savane, sur la terre de Beau-doin, le dix octobre, dans la nuit. Je compte sur ta vieille amitié, et sur les sentiments communs qui unissent nos familles depuis si longtemps.—Signé, Denis Levasseur.

COME—L'pauvre garçon, il est mal pris, qu'en dis-tu ? Voyons, Séverin, que ferais-tu à ma place?... Je sais bien ; il faut être charitable, compatissant, La religion nous l'enseigne, n'est-ce pas ?

SEVERIN (hésitant)—Dame ! c'est sérieux la révolte, M. Duguay, et quand une cause est condamnée par l'Eglise... Moi, je m'en laverai les mains... c'est le cousin de Dorvillier, il pourrait peut-être faire quelque chose...

COME—C'est ça, Séverin, porte cette lettre à Dorvillier. Le même sang coule dans leurs veines, que ce soit celui d'un patriote ou d'un bureaucrat. Cela le regarde plus que moi, n'est-ce pas ? (le retenant) Prends-le par les sentiments, Séverin, tu prêches bien, quand tu veux t'en donner la peine... Seulement, tu ne feras jamais un bon postillon. Vois-tu, tes lettres sont trop longues en chemin (il entr'ouvre la porte.)

SEVERIN—Bonjour, M. Duguay... (à part) Il s'est moqué de moi, le vieux renard... attends!... Patience!... (sort à droite. COME le regarde s'éloigner. Appelant) Martine!... Zéphir!...

SCENE VI

(Par la porte, MARTINE, puis ZEPHIR.)

COME—Que fait-il ?

MARTINE—Pauvre Denis, il tombe de fatigue. La cachette entre les murs est prête, dépêchons-nous.

COME—Bon ! Zéphir, prends les habits qui sont dans la forge, et cache tout cela sous le pontage de la batterie. Allons, vite... As-tu soignée la jumente?...

ZEPHIR—C'est déjà fait mon parrain ; et je lui ai passé un bon ficou, la bride et la selle sont sous les grosseillers, au fond du jardin.

COME—Bien ! dépêche-toi...

(Zéphir disparaît dans la forge.)

MARTINE—Mon Dieu ! J'ai le cœur serré. Crois-tu qu'il y ait du danger ?

COME—Ma pauvre femme, nous sommes dans la main du bon Dieu. Je ne crois pas qu'ils se doutent de la présence de Denis, dans la maison. Séverin est venu tâter le terrain, soit certain qu'il ne manquera pas de rôder aux alentours...

SCENE VII

(Les MEMES, puis ZEPHIR.)

ZEPHIR—J'ai tout caché, parrain...

COME—Maintenant, mon petit, c'est le moment de montrer si tu es un garçon capable. Cours au village, informe-toi, regarde ce qui s'y passe ; ne perds pas de temps et reviens vite...

ZEPHIR—Voulez-vous que j'emporte ma canne